

SAMPLE
TRANSLATION

DRAGO JANČAR
MAI, NOVEMBRE

PUBLISHED BY: MODRIJAN ZALOŽBA, 2014

TRANSLATED BY: ANDRÉE LÜCK GAYE

ORIGINAL TITLE: MAJ, NOVEMBER

NUMBER OF PAGES: 294

Drago Jančar: Mai, novembre

57

Il roulait lentement dans ce lieu qu'on qualifiait de ville ; quand il était enfant, lui aussi pensait que c'était une ville même s'il savait qu'il en existait de plus grandes, Maribor, Ljubljana, Trieste. Des congères bordaient la rue, les flocons avaient cessé de tomber mais on avait l'impression qu'ici il avait neigé encore plus qu'à Ljubljana. Des étoiles apparurent dans le ciel. Il s'engagea dans une rue étroite où les congères étaient encore plus importantes, ici le chasse-neige les avait repoussées tout contre les murs des maisons. Et de là il déboucha sur la grande place complètement vide, illuminée par le clair de lune mêlé à la lumière jaune des lampadaires scintillants. À la station se trouvaient deux autobus devant lesquels bientôt, dans quelques heures, des silhouettes sombres d'ouvriers et de lycéens piétineraient dans la froidure du matin. Il connaissait bien ces rues, cette neige plaquée le long des murs, foulée par de grosses chaussures, cette place, cette station d'autobus et la longue voie qui menait aux champs et au talus gelé là-bas derrière leur maison. Il connaissait la froidure matinale et les voyageurs taciturnes qui attendaient l'ouverture des portes du bus qui ronflait bruyamment et dont le moteur tournait depuis un moment pour s'asseoir au plus vite sur les sièges et s'y endormir ou pour regarder leur visage ensommeillé dans les vitres des fenêtres jusqu'à ce que les lumières s'éteignent et que celles des fermes isolées défilent aux fenêtres dehors.

C'est ici qu'était sa maison.

C'est ici que je me suis éveillé à la vie, pensa-t-il avec lassitude. Enfant qui part accompagné de sa mère et de sa main chaude par un matin frais de printemps, que ton royaume arrive, le royaume de la vie qui est devant toi.

Il pourrait dire que sa maison se trouve en banlieue si la ville n'était si petite qu'elle ne peut en fait avoir de banlieue. Toutes ces maisons sont une ville, si on peut appeler Bistrica une ville, il vaudrait mieux dire un bourg. Bistrica porte ce nom parce qu'elle est traversée par une rivière claire, une petite rivière, un ruisseau, un gros ru. Ici tout est petit, lui aussi avait été petit ici, et quand il était petit on lui avait expliqué qu'il y avait d'abord eu la rivière claire, et ensuite la ville, les gens avaient installé leur maison ici parce qu'une rivière claire y coulait. Et quand il y eut des maisons et qu'il y en eut beaucoup, il fallut donner un nom à l'endroit et ils l'appelèrent Bistrica du nom de la rivière claire. À l'époque, Bistrica était encore un village, ensuite de riches paysans qui devinrent bientôt commerçants, aubergistes, instituteurs et prêtres construisirent de grandes maisons, une école, une église, une caserne de pompiers, une maison pour tous, un centre coopératif, une grande place pavée, un petit manoir sur la côte de Bukovje ; quand Ciril était petit, il s'imaginait que tout ça avait été réalisé en l'espace d'un an. Pour le petit Ciril, un an c'était très long, ça durait d'un hiver à l'autre, de la première glissade en luge à celle de l'année suivante. Maintenant c'est une nouvelle fois l'hiver, ce novembre est froid, il neige, se dit-il,

l'hiver de mes bientôt trente ans, et trente ans, c'est trente hivers. Les luges sont toujours dans la remise de la cour, leur métal a rouillé, leur bois a peut-être chanci.

La maison est située à la lisière du bourg, là où commencent les champs et les prairies et où les chemins qui les traversent se perdent vite dans le bois de hêtres qui couvre le versant de la montagne. La montagne s'appelle Bukovje, ce qui signifie bois de hêtres, car elle est couverte de ces vieux arbres.

Il resta assis dans la voiture, moteur allumé. Il ne pouvait se décider à se lever, à avancer jusqu'à la porte et à sonner. Il vit son père tressaillir dans son sommeil, allumer la lumière sur la table de nuit et regarder l'heure. Ensuite repousser la couverture et chercher ses pantoufles près du lit. Il s'assoit sur son lit et regarde devant lui. Il attend le deuxième coup de sonnette, il a peut-être rêvé. Quand on vit seul depuis si longtemps, qu'on n'a jamais de visite, même pas de son fils, un coup de sonnette la nuit ne signifie rien de bon. Il est plus facile de penser que ce n'est pas réel, que c'est peut-être un rêve.

L'hiver de ses six ans. Ils sont assis dans la partie de l'auberge qu'on appelle le café. L'auberge et son café sont sur la grande place au milieu du bourg, ils disent une ville, qui avait été si vite bâtie, en un an, au bord de la Bistrica. Papa a les joues rouges car il boit du vin. Maman sourit en posant la main sur son verre quand Papa veut lui en verser, mais elle n'aime pas le vin, elle préfère le café au lait, elle aime aussi la camomille. Ciril, lui, boit du jus de framboise. Et le maestro joue. C'est ce grand monsieur avec un nœud papillon qu'on appelle le maestro même si Papa dit que ce n'est pas du tout un maestro. Mais c'est son ami et il joue du violon. Ce n'est qu'un violoneux. Un musicos. Il a même joué à Vienne, c'est pourquoi il connaît des valses et encore bien d'autres choses. Maintenant il joue le Tsigane et le Capucin. Quand il joue, tout le monde est de bonne humeur et aux tables voisines, ils se mettent aussi à chanter le Tsigane. Moi, j'aurais voulu être tsigane mais je n'ai pas de bonnet rouge. Papa pose son doigt sur ses lèvres, on ne doit pas chanter quand le maestro joue, il joue très bien, je l'écouterai toute la nuit, dit Papa en se versant un verre. Ciril se souvenait de cette chanson. Quand ils traversaient la ville enneigée pour rentrer à la maison, il chantait à gorge déployée et sa voix d'enfant résonnait entre les maisons de la petite ville. J'aurais voulu être un Tsigane mais je n'ai pas de bonnet rouge, maintenant j'ai un bonnet rouge mais je n'ai pas de bouquet. Il se rappelait le Tsigane, quand il n'était plus si petit mais pas encore vraiment grand, son père lui avait expliqué que c'était un chant populaire de Carinthie. Quant au Capucin, jamais il n'a pu établir si le maestro le jouait à l'époque. Le Capucin ? disait le père, je ne me rappelle pas qu'il jouait quelque chose de ce genre. Mais Ciril s'en souvenait, il se souvenait bien que le maestro jouait le Tsigane et le Capucin. Avant de s'endormir, il voyait le violoneux avec son bonnet rouge sur la tête. Maintenant aussi qu'il est assis dans sa voiture devant la maison, il peut le voir, lui, son nœud papillon et son bonnet rouge. Et l'entendre. Et Maman aussi, qui dit : mais il n'avait pas de bonnet, qu'est-ce que tu racontes ! Il en avait un, crie le petit Ciril, il avait un bonnet rouge sur la tête.

Le lendemain, il avait dit que lui aussi aimerait jouer le Tsigane et le Capucin quand il serait grand. Si c'est comme ça, avait répondu son père, tu dois commencer dès maintenant.

Et il avait commencé. Il avait commencé à apprendre le violon l'hiver, sa mère était morte l'été.

Il n'avait pas compris.

Peut-être est-ce parce qu'il n'avait pas compris ou pas voulu comprendre qu'il s'en souvient à peine. Même maintenant qu'il est assis dans l'auto qui ronfle dans la nuit d'hiver qui tire à sa fin, il n'a toujours pas bien compris et il se rappelle plutôt les gens aux yeux effrayés qui étaient arrivés à la maison, des parents, et des camarades et des collègues de son père qui, plus tard, étaient devenues ses institutrices et qui chacune à leur tour s'étaient prises pour sa mère. Il n'avait pas compris que sa mère n'allait plus revenir de l'hôpital. Un jour, plus tard, il avait quinze ans, son père lui avait raconté quelles instructions elle lui avait données avant qu'on l'emmenne. Elles étaient presque toutes en rapport avec lui. Les rhumes et les vitamines. Dormir à dix heures. Pas d'eau glacée en été. C'était l'été quand elle est partie, il n'avait pas compris qu'elle était morte, il n'avait pas vu non plus le cercueil, pendant quelques jours on l'avait envoyé chez Tante Minka qui vivait seule. Plus jamais il n'avait aimé l'été. Sa mère était partie l'été. Pour lui, une année courait d'un hiver à l'autre. Aujourd'hui, de nouveau, c'était presque l'hiver. Il ne voulait pas penser à l'époque où il était seul avec son père. Quand la neige tombait, il pensait à la neige. Quand il jouait du violon, il pensait au maestro qui n'était pas un maestro mais un violoneux. Et qui avait un bonnet rouge.

Il se tourna vers la fenêtre. Son père dort. Il rêve peut-être de Marijica, sa mère. Elle pose la main sur son verre parce qu'elle ne veut pas de vin. Ou elle enroule l'écharpe autour du cou de son fils. Elle boit du café au lait et elle sourit.

Tante Minka, la sœur de son père avait déménagé chez eux. Elle savait faire marcher la machine à laver et préparer le bouillon du dimanche. Ciril la voit, en tablier devant le fourneau, qui se détourne quand il demande quand sa mère reviendra. Elle regarde son père dans les yeux, ensuite elle court dehors. Qu'est-ce qu'elle a, dit Ciril, pourquoi elle s'est sauvée ?

La lumière s'alluma à la fenêtre de la maison voisine. C'est là qu'habite son camarade de classe Sašo. Il jouait magnifiquement au football, ailier gauche. Il était moins bon aux échecs, Ciril le battait toujours. Un jour qu'il l'avait battu, de colère, Sašo lui avait mis la tête dans la neige derrière la maison. Ciril ne pouvait plus respirer, il avait battu des mains et lui avait donné un violent coup de coude, il l'avait frappé, si on peut appeler ça frapper. De toute façon, ils étaient amis, ils se pardonnaient toujours tout, les défaites aux échecs et la tête dans la neige. Maintenant on n'a plus ce genre d'amis, on ne sait plus pardonner. Peut-être Sašo allumait-il la lumière parce que le ronflement de l'automobile l'avait réveillé, lui ou sa femme.

Il tourna la clef, le moteur se tut. Il sortit de la voiture, il tremblait de froid mais en même temps il sentit la fraîcheur qui lui éclaircit la tête immédiatement. Le vent glacial avait dispersé les nuages nocturnes, la lune brillait. Il prit son manteau sur le siège arrière et l'endossa. Il enroula son écharpe autour de son cou et enfila ses gants. Il partit à travers la plaine enneigée, sur la route dégagée, ça glissait un peu. La pleine lune éclairait le paysage d'hiver qui lui était familier, des cristaux de neige étincelaient, argentés, dans le clair de lune. C'est vraiment beau, pensa-t-

il, plus beau que Ljubljana et plus beau que Vienne, là-bas il n'y a pas d'espace, là-bas on colle l'homme contre le mur comme le chasse-neige écrase la neige contre les soubassements dans les rues étroites, là-bas derrière. Et toutes les portes sont fermées.

Quand il revint, la maison de son père était toujours dans l'obscurité, la lumière à la fenêtre de Sašo était éteinte aussi.

Il entendit distinctement l'archet glisser sur les cordes, le son montait et baissait, ce n'était pas une mélodie, le petit Ciril faisait une gamme majeure. Son père lui avait acheté un beau violon, un yamaha, maintenant c'est ton violon, avait-il dit. Le plus beau des instruments. Sur quatre cordes seulement, on peut jouer les morceaux les plus complexes. Un jour tu joueras les Trilles du diable. Mais d'abord les gammes, d'abord ça. Il s'arrêta un moment, le temps d'entendre la voix de son père qui avait tant de fois retenti dans cette rue de banlieue qui s'arrête ici, et qui, l'été par les fenêtres ouvertes, résonnait dans les champs et les prés derrière la maison.

- C'est un si majeur ? Comment est-ce possible que tu ne saches pas encore ta gamme majeure ?

Oh, mais il la savait. La maîtresse de l'école de musique disait souvent que c'était un garçon follement doué. Le changement de position, les doigts, le vibrato, il avait tout maîtrisé rapidement. Il n'avait pas besoin des notes. Il jouait de mémoire ce qu'il entendait. Mais les gammes majeures et la troisième position sur une octave et les arpèges, il faut quand même les apprendre.

- Fais ta gamme, crie son père, fais ta gamme ! Tu ne peux pas jouer les études tant que tu ne sais pas ta gamme. Au nom du ciel !

Mais lui savait jouer les études, le Concertino et les Variations sans faire ses gammes.

Au nom du ciel.

Après la mort de sa mère, son père avait commencé à fréquenter l'église. D'abord un dimanche par-ci par-là avec tante Minka et ensuite de plus en plus souvent. Ciril allait aussi au catéchisme, parfois après l'école ils se retrouvaient à l'église, il voyait son père assis sur un banc, il allait vers lui et demandait ce qu'il y aurait pour le déjeuner. Par rapport à l'instituteur, ce n'était pas l'époque la plus convenable pour aller à l'église, les temps étaient comme ça, mais ils tiraient déjà à leur fin. Ça ne plaisait pas à la directrice, mais, disait-elle, ça n'a rien d'extraordinaire qu'il devienne un peu curieux, presque bizarre, sa femme est morte. Ils prenaient Paul Kraljevič, son père, pour quelqu'un d'un peu curieux, c'est vrai qu'il exagérait de rester assis dans une église vide. Alors que Ciril était déjà presque adulte, il lui avait dit que là, c'était plus facile de parler avec Marijica, sa mère. Elle, elle allait à la messe, alors que lui se moquait de cette superstition. Mais maintenant il croit qu'elle les regarde, disait-il, et qu'elle sait ce qu'ils font, elle les voit, mieux encore, d'une certaine manière que lui-même ne comprend pas, elle veille sur eux.

Il se dit que la musique klezmer plairait à son père. S'il lui en joue, elle aussi là-haut l'entendra. Il a son violon dans le coffre. Le matin, quand son père se réveillera, il entrera et il lui jouera le Joyeux tailleur.

Et son père dira :

- Si ta mère t'entendait maintenant.

Et Ciril dira, pas parce qu'il le croit, mais pour lui faire plaisir, il dira :

- Mais elle m'entend.

Son père rira :

- Arrête ! je sais bien que tu n'y crois pas.

- Comment ça ? Elle sait tout ce que nous avons fait toutes ces années.

- Pas tout, j'espère, rigolera son père.

Ils riront et Ciril jouera.

C'était beau ce que son père disait de sa mère, mais il ne lui était pas donné de comprendre. Plus tard à Vienne, et aussi pendant ces derniers mois qui avaient si vite passé à Ljubljana, il avait parfois désiré comprendre ce que son père comprenait, probablement qu'il croyait plus qu'il ne comprenait. Il avait parfois désiré être là-bas dans l'église froide, paisible, être un enfant et qu'il lui soit donné de croire ce que son père croyait sur ses vieux jours. Il ne pensait pas à ces choses-là, il cherchait la porte par laquelle il entrerait quelque part, dans le monde ; et s'il n'y avait pas de porte, il devait au moins exister une trouée par laquelle on pouvait se frayer un chemin dans le monde et commencer à vivre réellement.

Le violon a une âme, disait son père, et Ciril attribuait ça aux mêmes choses incompréhensibles que ses discussions avec la défunte Marijica. En fait deux âmes, disait-il. L'une est ce petit cylindre sous le chevalet dont dépend la sonorité, perçante ou plus douce. L'autre est celle du violoniste. Mon ami, le maestro avait deux âmes. Mais tu l'as entendu, ce sacré Tsigane.

Il tenta de se réchauffer un peu en traversant d'un pas rapide la ville déserte. On ouvrait le buffet de la station d'autobus. Il n'y avait encore aucun client. La serveuse ensommeillée dut mettre en marche la machine, elle mit un certain temps à lui préparer un double expresso. Il but son café et retourna à sa voiture. Les fenêtres de la maison de son père étaient toujours dans l'obscurité. Il n'allait pas le réveiller. Il devait être à Vienne, au café Johann, à onze heures. S'il le réveillait maintenant, ils s'assiéraient à la table de la cuisine et son père clignerait des yeux sous la faible lumière de l'ampoule dans le matin de novembre et il poserait des questions. Que fais-tu fils ? Je ne sais pas, je porte une enveloppe à Vienne. Porter une enveloppe, ce n'est rien, dis-moi ce que tu fais ? Je ne fais rien, Papa. Tu fais encore du violon ? Un peu. Pas un peu, plus du tout.

La neige recommença à voler, les flocons glacés fondaient sur la vitre avant. Il partit.

58

Il avait rendez-vous avec Dimitri Kostadinov dans un café de Stadtpark. Avec sa mallette et son costume sombre, il ressemblait à Dobernik en plus jeune, tous ces gens se ressemblent, pensa Ciril, peut-être que moi aussi je commence à leur ressembler. Ils commandèrent un café et Kostadinov ouvrit le couvercle de sa mallette, il regarda à l'intérieur, la referma comme s'il n'y avait rien à voir dedans, qu'aucun de ces dossiers soigneusement rangés n'aurait à être ouvert. Tout avait l'air d'être clair pour Kostadinov.

- Tout est clair, dit-il. Selon nos renseignements, votre cité, comment s'appelle-t-elle déjà... Zelenite... ?

- Green slopes, les Pentes Vertes.

- C'est ça, Zelenite Sklonove* vous savez que chez nous, nous avons aussi de merveilleuses pentes ? Mais, chez nous, on y fait du ski. Borovets. Pamporovo. Mais mon ami Dobernik construit des logements sur une montagne. Je n'ai rien contre, c'est son affaire. Mais le représentant de Ljubljana nous apprend que votre Montagne verte n'est plus casher.

- Qui dit ça ?

- Notre représentant. M. Trifunović.

C'est le type en veste de cuir et souliers à bouts pointus, pensa Ciril, Špičak. Il n'avait pas l'air d'un monsieur, ce Trifunović, il avait l'air de quelqu'un qui aurait pu ligoter l'ingénieur Piščanec dans un sac, l'attacher à un bloc de béton et le jeter au fond de la Save.

Kostadinov versa du sucre dans sa tasse et le mélangea lentement avec sa cuillère.

- M. Dobernik dit que tout va bien.

- Ça ne va pas.

Ciril se tut. Si Špičak dit que ça ne va pas, c'est que ça ne va pas. Ce n'était pas son affaire. Il informerait M. Dobernik que M. Kostadinov pensait que ça n'allait pas. Que ce n'était pas casher.

Kostadinov continuait de regarder pensivement dans sa tasse de café, il avait l'air de quelqu'un qui ne s'intéressait à rien d'autre au monde qu'à la question de savoir si son café était assez sucré avant de le boire.

- Je propose que vous ouvriez un nouveau projet. Ça irait peut-être.

Ciril eut l'impression qu'il ne pouvait se présenter devant Štefan avec une telle information.

Il dit que les Pentes Vertes étaient toujours une bonne opportunité pour les investisseurs. C'est construit -pour autant que ça l'est- avec les matériaux les plus solides. Elles ont de l'avenir, on y vivra bien.

Kostadinov l'écoutait attentivement.

Dix-sept appartements sont déjà vendus, le reste le sera certainement. Dans le Courrier de l'architecte a paru un article qui vante la nouvelle cité. Il est écrit que son architecture contemporaine s'intègre parfaitement dans l'environnement naturel et que les conditions d'existence sont franchement idéales pour les clients exigeants, surtout pour ceux qui ont de la famille.

Visiblement, le café n'était pas assez sucré, Kostadinov le savait sans le goûter. Il déchira un nouveau sachet de sucre qu'il vida dans la tasse. Il se remit à mélanger avec sa petite cuillère.

- Si c'est dans le Courrier de l'architecte, dit-il en tordant les lèvres en quelque chose qui aurait pu être un sourire, alors il faut vraiment investir.

- C'est ce que je dis, s'exclama joyeusement Ciril, M. Dobernik aussi est persuadé que c'est la meilleure option... qu'on continue et qu'on finisse.

- Dobernik me doit beaucoup, dit lentement Kostadinov en mélangeant le sucre dans son café. Quand je l'ai rencontré ici la dernière fois, c'était au mois de mai, je lui ai dit qu'on continuerait quand interviendrait le paiement.

Il leva les yeux de sa tasse de café et le regarda dans les yeux.

- Vous voulez savoir combien il me doit ?

Ciril secoua la tête.

- Ça vaut mieux. Ça vous donnerait le vertige.

Finalement, il goûta son café. Il claqua la langue. Il dit que chez eux on faisait du meilleur café dans des djezvas, les Turcs leur avaient au moins laissé quelque chose de bien. Et les glaces, les loukoums, vous connaissez les loukoums ?

Ciril opina. Il connaît les loukoums. Et le kebab. Il en avait mangé à Grinzing avec Štefan. Au mois de mai, Kostadinov et Dobernik avaient certainement parlé des Turcs. Dobernik pensait qu'ils ne nous avaient rien laissé de bon. Seulement le siège de Črnomelj et le ketchup qu'on se met sur les vêtements quand on mange un kebab.

Kostadinov dit que le loukoum c'est très sucré, en fait juste bien sucré. D'ailleurs Štefan devait savoir que pour lui non plus, Dimitri, ça n'était pas facile. Les affaires ne marchent pas, ça coince.

- M. Ciril, dit-il, d'où vient votre nom ? C'est bulgare. Nous, nous disons Kiril.

- C'est probablement vieux slave, dit Ciril.

- Bulgare, asséna Kostadinov, bulgare. Et dans le même souffle il continua : M. Kiril, ce sont des affaires sensibles, et là-dedans, chaque projet doit être absolument casher. Vous savez ce que ça signifie.

Il savait, bien sûr. S'il sait ce qu'est le klezmer et il en avait même joué autrefois dans cette ville, alors il sait aussi ce qui est casher. Et ce qui est falafel. Et aussi ce qui est halal, halal c'est aussi une sorte de casher.

- Mais pour la dette, ça pourrait attendre. Quand on investit, on prend des risques. On attend que l'argent circule. Štefan n'a pas su le faire circuler. De toute façon, il allait attendre. Mais maintenant la situation est nouvelle, Kiro, l'affaire n'est plus casher. Dites là-bas, quand vous repartirez, qu'on a arrêté le machin.

Le pauvre Štefan, pensa Ciril. Ils ne vont pas seulement supprimer la lettre P, ils effaceront le D et il ne restera rien du petit Et qui se trouve entre deux, ils l'effaceront même s'il a été écrit cent fois avec une majuscule. Tout s'en ira, même la version anglaise avec le &, même le mot anglais Investments disparaîtra de l'enseigne et de tous les papiers. Il ne voulait même pas penser au fait qu'il n'y aurait pas d'entreprise D In K. Il pensait au pauvre Štefan : sa femme s'est suicidée, sa fille est à Londres ou à Tahiti, Mme Tatjana, seule et recluse, se bourre de chocolat devant la télé.

- Si vous voulez, Kiro, vous pouvez dire que pour nous non plus ça ne tourne plus rond.

Ce Kiro commençait à l'énerver, je ne suis pas son Kiro.

- Ça coince. Un bateau de Colombie est encore en ce moment à Odessa. Entre Odessa et Burgas, les affaires marchent bien, mais qu'est-ce qui se passe quand un bateau est bloqué dans le port.

Qu'est-ce qui coince, qu'est-ce qui ne tourne pas rond ? Est-ce que c'est ce sur quoi, comme l'a ordonné Stefan, il ne faut en aucun cas interroger Kostadinov ? Sans doute parce que ça ne l'intéresse pas lui, Stefan. Mais si son ami Dimitri en parle, comment l'en empêcher ? Qu'est-ce qui coince, qu'est-ce qui ne marche pas ? Des mots étranges bruissaient dans la tête de Ciril : pétrole, cigarettes ? Des mots encore plus horribles : drogues, armes ? Les fouets du vestibule de l'enfer sifflaient au-dessus de sa tête. Si on ne doit pas entrer quelque part, alors il ne faut pas franchir le pas de la porte. Un frisson glacé lui parcourut le dos : et alors et s'il l'avait déjà franchi ? Rien de plus, M. Dimitri Kostadinov, si c'est bien votre nom, ne me dites rien de plus. C'est votre affaire et celle de M. Dobernik et de M. Špičak, c'est-à-dire de Trifunović. Ce n'est pas la mienne. Je ne suis pas Kiro. Piščanec savait quelque chose et il s'en est bien tiré, il ne gît pas au fond de la Save, son téléphone fonctionne encore, maintenant il fabrique des meubles en marqueterie et il boit du Cviček de Kostanje avec son frère. Il a reconnu qu'on ne peut pas se battre avec les cochons et les sangliers, si on ne veut pas soi-même devenir un cochon ou un sanglier, il vaut mieux rester un poulet*.

Que ce Dimitri ne me dise plus rien, ni sur les loukoums ni sur le falafel.

Mais il parla – du déjeuner. Il dit que Stefan et lui avaient quand même mangé un os à moelle chez Plachutta. Un os de bœuf. Et bu du vin blanc, local.

- Du Veltner, dit Ciril uniquement pour que Kostadinov ne se mette pas à parler d'autre chose, pour en rester au vin et aux loukoums et aux Turcs, pour qu'il ne prononce plus le mot casher et surtout plus un terme géographique, un mot comme Odessa ou Colombie. Ou Trabzon, Bodrum, Dnipropetrovsk, rien.

Il parla du déjeuner. Il dit que malheureusement il n'avait pas le temps de déjeuner mais qu'il aimerait boire un verre de vin avec lui, avec un jeune type de Slovénie qui porte le beau vieux prénom chrétien de Ciril et non Lai, Su ou Aja, comme ceux qu'on donne aujourd'hui à de pauvres enfants. À l'hôtel Marriott l'attend une connaissance de Pologne, disons une relation d'affaires. Le café est pour moi, dit-il, saluez Štefan. Il enfila son manteau et, debout, paya les cafés au serveur en costume sombre, celui de Ciril aussi, qu'il n'avait pas encore touché.

Il était content que la conversation soit finie. Il n'aurait pas besoin de manger d'os à moelle. Dobernik serait moins content, ça n'était plus une opérette viennoise. Les toits des maisons des Pentes Vertes allaient commencer à s'écrouler, les chambranles des fenêtres et les portes à pourrir, dans les maisons vides, les souris et les putois s'installeraient, à la fin les torrents emporteraient tout. Mais là-bas il n'y aurait jamais de toit, seulement des chicots de métal et des plaques de béton, ça ne disparaîtrait pas de sitôt. Les dix pour cent de Ciril allaient se volatiliser avant d'apparaître. Ils n'avaient jamais existé. Jamais Mme Tatjana ne travaillerait dans l'entreprise Dobernik In Kraljevič, autrement dit D In K ou D & K investments. Ce qui est bien aussi.

Dans le froid de novembre, une joie curieuse le submergea soudain. Pas seulement à cause des maigres rayons de soleil qui perçaient les nuages bas et éclairaient le Stadtpark déserté, signes du ciel qui disaient, c'est bien comme ça. Plutôt parce qu'il ne voulait vraiment plus avoir de rapport avec les affaires dont s'occupe M. Kostadinov, qui marchent bien entre Odessa et Burgas si on exclut le bateau qui est bloqué au port. Maintenant il n'en aurait plus, car le bateau de Dobernik allait finir par être bloqué lui aussi, c'était maintenant clair pour Ciril. Il naviguait avec du carburant bulgare, et puisque il n'y en avait plus, il resterait en plan sur cette mer agitée. Même ce Neptune qui s'appelle Pšeničnik ne pourrait calmer les vents qui allaient le couler. Et Ciril n'aurait plus à oublier son nom car il ne serait plus sur le bateau. Il allait redescendre, rendre la voiture et les clés de l'appartement, ramasser son baluchon et adieu Ljubljana.

Dehors il faisait clair et froid, les rayons du soleil perçaient les nuages dans le même temps qu'un vent glacé déferlait à travers le parc -il connaissait ce vent qui venait par la plaine pannonienne de l'est sibérien où le froid est infernal. En manteau déboutonné, il marcha dans le parc, que le vent souffle et que je me réveille, qu'est-ce que je fais ici au fond, c'est quoi, ce Burgas, et ce loukoum, et ce casher, et tout ça ?

Un métronome battait dans sa tête. Son rythme régulier cognait contre son crâne. Régulièrement mais trop vite, se dit-il, à peu près à cent vingt, c'est trop pour le violon, cent vingt, ça serait sacrément rapide, allegro molto, mais ça cogne, à cette vitesse, ça cogne vraiment contre sa boîte crânienne.

Peu à peu il se calma en marchant.

Quelques rares promeneurs emmitouflés dans leur écharpe traînaient derrière eux leur toutou tremblotant qui prenait le vent, ils semblaient pourchasser les rares rayons de soleil qui filtraient les nuages avant de se retirer une nouvelle fois. L'été, ils s'asseyaient parfois ici, les violoneux d'Ottakring, pendant les longues nuits passées à faire de la musique. Entre les statues des musiciens qui opinaient du bonnet avec bienveillance, l'air de dire, nous savons ce que c'est de faire de la musique toute la nuit. Ciril fit un signe à Stolz -un chef d'orchestre qui avait traversé des temps bizarres- qui de Maribor était arrivé ici pétrifié. Les temps anciens étaient bizarres. Mais aucune époque n'était comme l'actuelle.

La joie insolite qui l'avait saisi un peu plus tôt au moment où il s'était débarrassé de Kostadinov avait passé. De nouveau, les fouets sifflaient à ses oreilles, la tête lui tournait un peu bien que Kostadinov ne lui eût pas précisé combien Dobernik lui devait, il avait seulement dit que ça lui donnerait le vertige. Mais maintenant, en entendant le sifflement de fouets dans l'antichambre de l'enfer froid, il avait le vertige à l'idée qu'aucune époque n'avait ressemblé à celle d'aujourd'hui. L'époque actuelle est seulement actuelle et moi je suis dedans. Et Dobernik ne me lâchera pas comme ça maintenant que j'ai entendu des noms comme Odessa, Colombie et Burgas. Et entendu parler du bateau qui est dans le port. Et qu'on m'appelle Kiro.

Il s'assit devant la statue dorée de l'homme au violon. Celui-là aussi il le connaissait bien. Le vieux Kraljevič avait sa photo au mur de sa classe. Et il disait au jeune Kraljevič quand celui-ci était encore petit et qu'il ne voulait pas faire ses gammes : regarde où ça mène le violon. On se change en statue dorée. Dans son lit avant de s'endormir, Ciril imaginait ce que ça ferait d'être changé en statue. D'abord ses cheveux se raidiraient, ensuite ses ongles, ensuite ses doigts de pied, mais d'abord le violon, en premier lieu le violon, il le tiendrait fermement et sa mentonnière appuierait sur son visage : à la fin, il serait immobile comme cet élégant Viennois doré. Mais lui ne voulait pas se changer en statue dorée, il voulait jouer comme le maestro qui disait qu'il n'était qu'un violoneux, seulement un violoneux, alors qu'il jouait comme un maestro de Vienne, il jouerait le Tsigane et le Capucin et sa mère l'écouterait. Voilà ce qu'il voulait : que sa mère l'écoute.

Autour du violoniste doré, il y a des corps nus, en général de femmes, des corps blancs de filles nues qui se tortillent comme des serpents et s'enroulent dans les effluves d'une valse imperceptible, d'une musique qu'il est inutile d'écouter puisque tout le monde la connaît. Sans elle, cette statue n'existerait pas ni ce parc ni cette ville. Il se mit à trembler de froid. Je vais moi aussi me transformer en statue, mais de glace, se dit-il. Il s'enroula dans son manteau et rentra en vitesse à l'hôtel.

Il s'allongea sur le grand lit et tripota la télécommande. Il se dit qu'il téléphonerait à Ljubljana et annoncerait à Dobernik que le bateau était bloqué à Odessa. Et que Dimitri Kostadinov l'informait que l'affaire était arrêtée. Sauf s'ils commençaient quelque chose de nouveau. Qui serait absolument casher. Falafel. Halal. Kebab. Klezmerl. Et qu'il ne repartirait pas, il allait rester ici. Pas à l'hôtel Bristol, quelque part. Que quelqu'un vienne chercher la voiture. Mais il était depuis assez longtemps le collaborateur de Dobernik pour le savoir : pas de téléphone.

S'il avait un pistolet ou un revolver, l'un de ces objets serait maintenant sur la table. Il le regarderait et se demanderait comment ça fonctionne. Peut-être même qu'il le saurait. De toute façon, ce n'est pas difficile, on appuie sur la gâchette, tout le monde sait ça. On se met, paraît-il, le canon dans la bouche ou sur la tempe. Ça arrivait dans beaucoup de films, dans beaucoup de chambres d'hôtel aussi. Par bonheur, il n'avait ni pistolet ni revolver. Pas de somnifère non plus à utiliser avec un Chivas Regal.

Il s'enfonça dans un bref somme. Des appels excités le réveillèrent. On aurait dit que quelqu'un appelait à l'aide. On appelait bien – sur l'écran de télé se déroulait la scène finale du film : à la lisière d'un bois, un homme s'enfonçait dans un marécage. Le marais n'était pas un marais ordinaire comme il y en a partout autour de nous, à Ljubljana et ailleurs, ce marais c'était de la vase. L'homme sur l'écran de l'hôtel Bristol s'engageait dans la terre molle qui commençait à s'enfoncer. Il s'embourbait jusqu'aux genoux. Ses yeux étaient égarés, son regard assez désespéré mais il exprimait encore de l'espoir. Cet espoir était une branche qui saillait à la lisière du bois au-dessus de la boue dans laquelle il s'était engagé pour fuir ses poursuivants. Il jeta tout son corps en avant pour atteindre la branche, il l'atteignit, la tira vers lui et la saisit à deux mains. Il tenait bon, mais la terre tendre et pâteuse continuait de s'enfoncer. Maintenant il était dans la vase jusqu'à la taille mais il tenait toujours la branche. L'homme faisait pitié à Ciril. C'était un malfaiteur, dans ce film il avait fait beaucoup de mal, pourtant ce n'était pas une raison pour qu'il soit englouti par la terre molle et humide. Mais la terre ne tenait pas

compte des sentiments de Ciril. Dans ce genre de film, un homme bon et honnête se tire au sec à l'aide d'une branche salvatrice, mais pour ce genre d'homme qui est méchant et qui a fait beaucoup de mal aux gens, la branche casse. Dans le film, la branche cassa. L'homme qui sombrait dans la fange vorace agitait sauvagement la main pour se dégager, maintenant il aurait dû sentir le fond de ses pieds nus mais c'était la même pâte boueuse en bas qu'en haut, maintenant ses yeux étaient complètement désemparés. Ce que Ciril vit en dernier, ce fut le visage désespéré de cet homme, la bouche déformée et cherchant à happer l'air alors que la vase lui arrivait au menton. Ciril ferma les yeux. Quand il les ouvrit, les gens devant qui le malfaiteur fuyait arrivaient sur l'écran, deux policiers, un homme en costume blanc et la femme à qui le type qui s'enfonçait dans la boue avait fait le plus de mal. Et sur la surface sombre éclairée par le faisceau de la lampe de poche que les deux policiers tenaient, on ne voyait que de petites bulles, ça fit plouf plouf et il n'y eut plus rien. Rien, se dit-il, il ne peut rien arriver de pire à un homme que de se perdre dans la vase. Et même la branche qu'il attrape se casse. Tout casse, tout sombre. Quand on s'égare dans les marécages.

Il erra dans Ottakring. Dans Balkanstraße, longue et fameuse, et ses boutiques éclairées où il n'y avait que des vendeurs de légumes et de kebabs. Autrefois, il y a longtemps, un écrivain de mon coin a flâné ici, pensa-t-il, il était de Vrhnika, Ô Vrhnika, pays merveilleux, maintenant c'est un certain Pšeničnik -qui est-ce donc ?- qui habite là-bas. J'aurais besoin d'une tasse de café, pensa-t-il, j'ai trop peu dormi, ce n'est pas bon. D'un pas hésitant et chancelant presque de fatigue, il s'engagea dans une rue transversale. Il s'arrêta devant l'entrée voûtée d'une vieille maison en pierre qu'il connaissait bien. Mais il ne reconnut presque pas l'entrée, la voûte en pierre était garnie de petites lumières de couleur clignotantes, au-dessus d'elles brillait un écriteau, Sejny Klezmer Band. Sur la porte était fixée une vitrine lumineuse contenant des photos et des articles de journaux. Révélation ! s'exclamait le titre de l'un de ces articles : un vrai Klezmer de l'Europe de l'est ! Une tasse de café, une tasse de café, pensa-t-il en essayant de lire dans les brumes de son insomnie fatiguée les petites lettres bondissantes de l'article qui célébrait son ancien groupe. Ces bandits ont réussi, se dit-il. Sans moi. Photos du groupe de musicos en costume sombre à l'ancienne, instrument à la main, visages connus. Autrefois nous jouions en jean, pensa-t-il déconcerté, maintenant ça correspond à la véritable image du klezmer, mais est-ce si important, est-ce vraiment important ? Sur la plus grande photo, c'était elle, Ewa, elle aussi dans une ample robe sombre, le micro dans les mains. Il réussit à lire la légende sous la photo : la chanteuse qui chante avec son âme.

Il entra dans le couloir sombre et descendit dans la cave d'où arrivaient des sons enjoués. Il savait ce qu'ils jouaient, une chanson de mariage, Odesa Bulgar, il l'avait souvent jouée. Impossible aujourd'hui de me débarrasser d'Odessa et des Bulgares, se dit-il à travers une sorte de griserie embrumée. En bas non plus, plus rien ne ressemblait à cette cave humide, en général pratiquement vide, qu'il avait laissée il y a quelques mois. Elle avait l'air beaucoup plus grande, on avait certainement abattu les cloisons de bois des salles voisines, inutilisées à l'époque. Et elle était presque pleine. Là où il y avait le bar se trouvait maintenant la scène. Ils jouaient une chanson de mariage : Igor, Otto, Leszek, la barbe taillée, tous étaient en vêtements amples et noirs, un chapeau sur la tête... ça correspond à cette musique... Ewa n'était pas sur scène. Lui non plus, Ciril, n'était pas sur la scène, quelqu'un d'autre jouait du violon. Un violoniste barbu tout en s'accompagnant rythmiquement tirait l'onde lente et mélodique vers un rythme de plus en plus rapide, l'accélération du rythme, Ciril le savait, c'était le plus difficile dans le klezmer, avec parfois une bascule franche de la frénésie vers une conclusion tendre, apaisée. Maintenant le violoniste dont le visage dégouttait de sueur accélérât, il cognait du talon le sol en bois, les auditeurs claquaient des mains en mesure. Il alla s'asseoir près d'un couple qui ne lui prêta pas attention, tous les deux, les yeux fiévreux, regardaient fixement vers la scène éclairée, leur tête balançait en cadence, lui claquait des doigts. Il commanda un double café. Sur scène, au paroxysme du rythme, ils s'arrêtèrent tous de jouer, d'un seul coup et au même moment, ils frappèrent du talon sur le sol comme un seul homme. Les applaudissements retentirent, mais ce n'était pas encore fini, Ciril savait qu'une conclusion courte et calme allait suivre, une magnifique partition pour le violoniste. Celui-ci pinça les cordes, très lentement, jusqu'à ce que les derniers spectateurs qui applaudissaient et

murmuraient se fussent calmés, et dans ce silence, il se mit à jouer une mélodie tendre, un peu rêveuse, cette volte-face est encore plus forte, se dit Ciril, encore un court trémolo. Et fin. C'est alors seulement que déferla la vraie vague d'enthousiasme, applaudissements, trépignements, cris.

Le violoniste barbu s'assit, ils se mirent tous à accorder leur instrument pour le morceau suivant. Igor appuya son violoncelle contre le mur et se leva. Ciril lui fit un signe de la main. Au même moment, Leszek amena Ewa sur scène par la main et les applaudissements éclatèrent. Igor leur dit quelque chose en montrant Ciril de la tête. Ils discutèrent, ensuite Leszek avança vers le micro et dit :

- Notre ami, autrefois premier violoniste du Sejny Klezmer Banda, est parmi nous, il est assis là-bas derrière.

Igor le montra avec son archet, le cœur de Ciril battit plus vite, tout le monde tourna les yeux vers lui. Dans les haut-parleurs on entendit quelqu'un ajouter à mi-voix "... qui a disparu un jour..." Sur la scène, tout le monde éclata de rire. Ewa s'empara du micro. Elle regarda dans sa direction. Il savait ce qu'elle allait chanter : Nokh Eyn Tantz. Ils commencèrent à jouer Nokh Eyn Tantz, lui le jouait souvent et Ewa chantait, elle chantait en yiddish, un die shtern vern bald on dem glanz, nokh eyn tantz, mais Ciril savait ce qu'elle chantait : la nuit tire à sa fin, les étoiles perdent leur éclat... encore une danse... Ils jouaient Nokh Eyn Tantz, une mélodie ondulante sur un rythme de valse, il l'avait accompagnée tant de fois quand elle chantait ça, de sa voix tendre et profonde, la chanteuse qui chante avec son âme, toute la vie je t'ai cherché, maintenant je t'ai perdu... Tu es revenu trop tard... écoute-moi... accorde-moi encore une danse, nokh eyn tantz... Quelques couples se levèrent et se mirent à danser. Autrefois, à l'époque où cette cave était presque vide, Ewa savait faire de cette valse une chose attrayante, excitante même. Dans la partie instrumentale, quand Ciril jouait, elle s'avavançait vers un homme esseulé, vers celui dont elle disait : cette nuit, il a le cœur lourd. Elle dansait avec lui quelques pas rapides, fougueux, ensuite elle repartait en courant vers le micro et elle continuait à chanter Nokh Eyn Tantz et tout tournait, toute la salle tournait, Ciril voyait les nuages au-dessus de Kahlenberg, qui tombaient bas sur les montagnes et le Danube. Et maintenant elle se dirigeait vers lui à travers la salle, elle venait chercher un monsieur bien habillé, un homme fatigué, qui a le cœur lourd cette nuit. Je n'ai pas dormi, se dit-il, peut-être que cette nuit j'ai le cœur lourd, autrefois non plus je ne dormais pas, je jouais Le joyeux tailleur et j'avais le cœur léger. Comment est-il possible que je n'ai pas su qu'elle était la seule entre toutes, oui, comment depuis que j'ai fui un matin ai-je pu oublier pendant tous ces mois que c'était Ewa que je préférais entre toutes. Entre toutes les femmes qu'il avait eues dans sa courte et jeune vie, et il n'y en avait pas eu assez, c'était Ewa qu'il aimait, encore plus que Milena, même s'il avait aimé Milena, surtout après qu'elle l'eut trahi ; il l'avait sûrement préférée à Betty, elle il ne l'avait pas aimée, il avait aimé Milena mais pas Félicité, à sa manière aussi Mme Adèle, là ci darem la mano, elle avait tenté de se tuer comme ça, parce qu'il n'y avait personne pour lui dire là si darem la mano, même en slovène ; là-bas où leurs mains se joindront ; entre toutes c'est Ewa qu'il aimait le plus, qui maintenant danse avec lui, il sent son souffle chaud, il sent ses cheveux, même si elle n'était toujours restée qu'une amie ; quand elle chantait, il la regardait, quand elle tenait le micro contre sa jambe puis qu'elle le laissait pendre

pour l'écouter lui, son accompagnement au violon, une fioriture, elle le regardait, tu joues bien, Ciril ; ah c'est toi qui chantes bien, moi je ne suis qu'une fioriture, tout est musique, tout riait, la musique, tout le monde, Orion, la musique, il l'aimait, comment ne le savait-il pas. Elle vint vers lui, s'inclina comme une ballerine étourdie, ils dansèrent pendant que le violoniste inconnu jouait à sa place, mieux que lui, plus joliment que lui, mais lui entre toutes les femmes et peut-être tous les gens au monde, c'était elle, la femme de Leszek, qu'il préférait. Elle avait de petits seins, jamais il ne les avait touchés, maintenant il les sentait en dansant : Nokh Eyn Tantz, est-ce qu'elle n'a pas de soutien-gorge, pensa-t-il effrontément, c'était la première fois qu'il pensait à ses seins, il n'avait jamais eu que sa voix dans les oreilles pendant toutes ces années : chaude, invitante, en mineur, qui maintenant chuchotait Nokh Eyn Tantz. Il aurait pu l'avoir, même si Leszek l'avait, quand à quatre heures du matin ils fumaient et qu'elle disait, ah ça, tu ne vas pas retourner à Schottentor, ça va aller mieux, ça va aller. Ça va aller, ça voulait dire que ça serait comme maintenant. Ils joueraient, les journaux parleraient d'eux, une équipe de télé viendrait, ils n'auraient pas besoin d'attendre leurs misérables dix pour cent d'écot. C'est vrai, il avait commencé avec dix pour cent. Et il pourrait habiter dans un appartement clair, il pensait, avec elle, et elle aussi pensait, avec lui. Maintenant ça va mieux, oui c'est mieux, il a de l'argent, et aussi un appartement clair à Ljubljana et une magnifique chambre au Bristol de Vienne, viens avec moi, nous boirons du champagne et nous baisurons. Comment je parle, excuse Papa, c'est la fatigue. Tu seras un grand violoniste, lui disait-elle autrefois, autrefois, il y a longtemps à quatre heures du matin, autrefois dans les nuages de fumée, tu es doué, je l'entends... elle riait... toi tu joueras le Concerto pour violon de Mendelssohn à Musikverein ... et quand tu auras fini, les applaudissements déferleront en avalanche... un tonnerre de bravos éclatera, ainsi parlait Ewa au café Hummel, elle devant un thé, lui devant un café. Ewa qui maintenant danse avec lui, la seule qui avait compris, la seule qui chantait Nokh Eyn Tantz.

Ils se taisaient et dansaient. Il l'entendit lui demander tout bas : Où as-tu fui ce matin-là ? Non, autrement, elle plaisantait toujours : où est partie votre Grandeur ? Kraljevič*, où es-tu allé, Kraljevič ? Maintenant je suis ici, répondit-il, je ne vais plus nulle part. Je vais rester avec toi. Trop tard, Kraljevič, tu es venu trop tard. Ewa riait et dansait. Zu spät, dit-elle, zu spät, Ihre Majestät. Trop tard, Votre grandeur, trop tard. Trop tard ? dit Ciril, j'arrive toujours trop tard. J'arrive à la porte, jamais je ne franchis le pas.

Ils ne parlèrent plus. Mais elle se mit à danser avec lui comme autrefois elle dansait avec celui qui avait le cœur lourd, ensuite elle repartit sur la scène vers le micro, Ciril retourna s'asseoir, maintenant il était seul car le couple auprès de qui il s'était installé tournoyait au pied de la scène, nokh eyn tantz. Il avait la tête qui tournait, il allait partir à l'hôtel et dormir, pensa-t-il. Il se leva et se dirigea en vitesse vers la sortie. Il lui sembla que quelqu'un sur la scène dit, où va-t-il encore, mais ce n'était probablement qu'une impression, tu ne vas pas encore disparaître. Il grimpa rapidement l'escalier étroit. Il ouvrit une porte puis une autre, trouée toujours plus étroite vers le monde, et déboucha dans la rue.